

Présentation par Christine Le Quellec Cottier, UNIL.  
Directrice de la collection « Cendrars en toutes lettres », éditions Zoé-Genève.

Les éléments biographiques portant sur Paul Desfeuilles et sa famille ont bénéficié des informations de M. Henri Desfeuilles et du Prof. émérite Christian Garaud, Université de Massachussets-Amherst (2014), ainsi que de l'article d'Agnès Lhermitte, « 'Tu as été l'événement de mon année 31'. Lettres inédites de Max Jacob à Paul Desfeuilles (1931-1935) », *Les Cahiers Max Jacob*, n°21-22, 2021, p. 41-69.  
Mes remerciements vont à chacun.e.

**PRESENTATION DU DOSSIER DE CORRESPONDANCE DE BLAISE CENDRARS A PAUL DESFEUILLES  
DOSSIER INEDIT, DEPOSE EN 2024 AUX ALS, BIBLIOTHEQUE NATIONALE SUISSE,  
PAR M. HENRI DESFEUILLES**

**1939-1959**

En 1939, lorsque débute la correspondance de Blaise Cendrars (1887-1961) et Paul Desfeuilles (1894-1969), le poète vit une crise profonde. Son travail d'écrivain est en panne ; il a publié en recueils des reportages effectués au milieu des années 1930 et peine à retrouver une inspiration qui guiderait sa plume. Après la rupture avec sa muse Raymone Duchâteau qui a refusé sa proposition de mariage, en 1937<sup>1</sup>, Cendrars s'est retranché l'année suivante dans la propriété des Ardennes de son amie l'aventurière Élisabeth Prévost, surnommée « Madame mon copain »<sup>2</sup>, qui y élève des chevaux. Depuis ce coin du Nord où il vit au rythme de la nature, selon ses discrètes missives à Jacques-Henry Lévesque, seul ami à connaître son lieu de repli, Cendrars imagine un scénario de film portant sur les rivalités et intrigues d'officiers de l'école de Saumur, soit une histoire de « deux types d'homme de cheval »<sup>3</sup>. Confronté à la difficulté du financement, le poète élabore rapidement un autre plan lui permettant de quitter l'Europe avec Élisabeth « Bee and Bee » : faire le tour du monde en voilier ! La déclaration de guerre anéantit ces projets et le *bourlingueur*, après s'être réengagé parmi le corps expéditionnaire anglais en tant que reporter, va progressivement s'immobiliser puis s'effacer lors de l'Armistice en juin 1940. La correspondance s'ouvre ainsi sur un élan bref qui se transforme en un dégoût du monde et un cynisme que l'on connaissait peu chez l'écrivain. Pourtant, grâce à un étonnant retour au « travail » à la fin de l'été 1943, la tonalité des lettres change radicalement ; les accusations et formules acerbes – tenues dès l'Armistice contre les politiques de tous bords, ainsi que les propos opportunistes et antisémites – s'effacent : la plongée réalisée au cœur de soi-même grâce à l'écriture permet à Cendrars de déporter son regard et de

<sup>1</sup> À cette date, il vient de divorcer de Félicie Poznanska, épousée en 1914 et délaissée dès 1917 ; elle est la mère de ses trois enfants.

<sup>2</sup> Voir *Madame mon Copain, Élisabeth Prévost et Blaise Cendrars, une amitié rarissime*, textes réunis et présentés par Monique Chefdor, Nantes, Joca Seria, 1997. L'académicien François Sureau a récemment consacré un récit à cette amitié des Ardennes : *Un an dans la forêt*, Paris, Gallimard, 2022.

<sup>3</sup> *Madame mon Copain, Élisabeth Prévost et Blaise Cendrars, une amitié rarissime*, op. cit., p. 86.

relancer le mouvement perpétuel qui le fait vivre entre les lignes. C'est cette évolution que la très riche correspondance à Paul Desfeuilles met au jour, de 1939 à 1959, à travers les dédales et les soubresauts d'une société en perdition.

### Une rencontre

Blaise Cendrars et Paul Desfeuilles font connaissance à Paris, dès 1936, chez l'écrivain Albert t'Serstevens. Blaise et Albert sont de vieilles connaissances du Paris d'avant-guerre, époque de bohème libertaire et anarchiste, qui a vu la publication des *Poèmes en prose* de t'Serstevens en 1911 et du premier poème de Cendrars, *Les Pâques*, en 1912, puis *Prose du Transsibérien* en 1913. Leur amitié traverse les décennies<sup>4</sup> et celui qui est devenu l'auteur de nombreux récits de voyages<sup>5</sup> est évoqué dans *La Main coupée*, paru en 1946, à propos d'une chanson qu'il avait autrefois mise en musique, « entonnée chez lui, quai Bourbon, les soirs de beuveries, de punch, de rhum et de tabagie parmi ses livres »<sup>6</sup>. C'est au quai de Bourbon, dans l'île Saint-Louis, que Paul Desfeuilles déménage en 1936, au numéro 21, alors que t'Serstevens loge au 19. Le bon voisinage va ainsi réunir celui à qui Cendrars dédicace le premier chapitre de *Bourlinguer* « Venise » d'un « à mon plus ancien copain des Lettres » et le bibliophile Desfeuilles, déjà propriétaire du restaurant *Le Bossu*, au 27 de ce même quai parisien.

Paul Desfeuilles, né à Amiens dans une famille d'universitaires, a étudié les humanités classiques et obtient une licence ès Lettres à la Sorbonne, en germanistique. En 1914, de santé fragile, il n'est pas envoyé au front, mais chargé d'une mission de liaison militaro-diplomatique qui le conduit en Russie. À la fin de la guerre, il se trouve en Suède où il occupe un poste de lecteur à l'université de Göteborg. De retour en France, il enseigne à Calais et prépare une thèse sur *Charles Monselet et la critique anecdotique*, publiée en 1928. Cette même année, il est reçu au concours de Secrétaire Législatif<sup>7</sup>. Compte tenu de ses titres, il est placé à la bibliothèque du Palais Bourbon, au quai d'Orsay, où siège l'Assemblée nationale. Ainsi installé au centre de la vie politique du pays entre les deux guerres, Desfeuilles documente les parlementaires sur leurs travaux et leur prête son concours pour l'élaboration de leurs interventions ou de leurs propositions de lois. Très au fait des rouages de l'État, il assure le service de presse de l'Assemblée pour le cabinet d'Aristide Briand – prix Nobel de la Paix en 1926 et ministre des Affaires étrangères, décédé en 1932 – puis, jusqu'en 1939, ses fonctions administratives l'amènent à rédiger les rapports de la commission des Affaires Étrangères pour le compte du député qui en était le rapporteur.

Cependant, formé à la littérature et aux arts, amateur de poésie, Paul Desfeuilles cherche volontiers à se ressourcer hors de la sphère politique et fréquente un certain nombre d'écrivains et d'artistes, tels Max Jacob, Jean Cassou, André Billy, Gertrude Stein, André Chamson, Henri le Fauconnier, André Lhote, Serge Charchoune, Georges Braque et Fernand Léger. Dans les années 1930, avec les poètes Guy Lavaud et Raymond Schwab<sup>8</sup>, il fonde *Yggdrasill*, « Revue Mensuelle de la Poésie en France et à l'Étranger » dont le premier numéro paraît en avril 1936 et qui tient jusqu'à la défaite de 1940. Quand Cendrars rencontre Desfeuilles au quai de Bourbon en 1936, ce dernier est

<sup>4</sup> Albert t'Serstevens (1885-1974) a consacré un livre de souvenirs à son ami, *L'Homme que fut Blaise Cendrars*, publié chez Denoël en 1972. Réédition chez Arléa en 2004 avec une préface d'Alexandre Nouvel.

<sup>5</sup> t'Serstevens considérait ses textes comme des « essais déguisés ». Voir Amandine Doré-t'Serstevens, *L'Homme au t'apostrophe*, Paris, Durante éditeur, 2000, p. 35.

<sup>6</sup> Blaise Cendrars, *La Main coupée* [1946], Paris, Denoël, Œuvres complètes TADA 6, 2023, p. 282. Désormais nous nous référons à cette collection en mentionnant : TADA 6, p. 282.

<sup>7</sup> Équivalent aujourd'hui, en France, du poste d'Administrateur des Assemblées.

<sup>8</sup> Les deux poètes ont aussi fait une carrière administrative au Sénat.

marié depuis 1929 à Sigrid Kilman (1894-1970), fille cadette d'une famille suédoise fortunée connue dès le Second Empire<sup>9</sup>.

### Une époque

En 1939, Cendrars écrit à Paul Desfeuilles depuis le 12 Avenue Montaigne, installé à l'Alma-Hôtel qui lui sert de pied-à-terre, alors qu'il fait encore de nombreuses allées et venues dans les Ardennes. Cette période troublée pour l'écrivain subissant une rupture amoureuse est aussi une phase d'incertitude, parce que la littérature lui fait défaut. Depuis 1937, Cendrars a fait paraître des traductions-adaptations<sup>10</sup> et les *Histoires vraies*, récits brefs qui sont d'abord des reportages (parus dans *Paris-Soir* et *Le Jour*), repris en volumes. Son roman *Rhum*, inspiré par l'« affaire Galmot », du nom du parlementaire guyanais assassiné, est sorti en 1930<sup>11</sup> chez Grasset, après le reportage réalisé lors du procès de Nantes, paru dans le magazine *Vu*. En 1934, le roman devient *La Vie secrète de Jean Galmot. Rhum. Roman vécu* pour sa reprise aux éditions de la Nouvelle France, dirigées par Horace Carbuccia, connu pour son positionnement politique d'extrême-droite. En ces temps de réaction, Cendrars est proche de personnalités politiques qui mettent en cause la démocratie parlementaire et il associe son roman, par le biais d'une brève préface, à l'« affaire Stavisky »<sup>12</sup>, du nom de l'escroc d'origine juive dont les liens avec le gouvernement ont permis la mise en cause de la III<sup>e</sup> République. Alors que t'Serstevens et Dorgelès publient des articles dans la revue d'extrême-droite *Gringoire*, aussi dirigée par de Carbuccia, Cendrars est approché pour réaliser un reportage près de la frontière espagnole, en 1934, afin de révéler le soutien supposé du gouvernement de la III<sup>e</sup> République auprès des Républicains opposés au général Franco. Financé par le journal, Cendrars descend au pays basque, mais rédige des notes qui évoquent des wagons vides, l'absence de traces de contrebande, ainsi que les bons moments passés avec les cheminots à siroter un petit vin de pays ou déguster du jambon de Bayonne, ce qui ne correspond évidemment pas aux attentes de *Gringoire* qui en refuse la publication<sup>13</sup>. Pour Cendrars, comme pour t'Serstevens et Desfeuilles, le pays a besoin d'un gouvernement fort et il méprise autant le Front populaire, fondé en 1936, que les communistes qui l'animent. Pour comprendre le processus de revirement idéologique – Cendrars se disait anarchiste avant la Première Guerre – qui a concerné de très nombreux intellectuels dès 1936, on peut se référer avec profit à ce que suggère l'écrivain Dominique Fernandez à propos de son propre père Ramon : « Trois événements vont transformer l'homme de gauche en fasciste : la victoire en France du Front populaire, le début de la guerre civile en Espagne, la publication de *Retour de l'URSS* d'André Gide. Mon père condamne la faiblesse de Léon Blum, trop mou pour gérer les affaires de l'État, prend parti pour Franco, défenseur des 'vraies' valeurs espagnoles, enfin puise chez Gide des

<sup>9</sup> Le père de la jeune femme s'était engagé volontaire lors de la campagne de Napoléon III au Mexique (Protectorat français 1861-1867).

<sup>10</sup> Une adaptation du récit du célèbre gangster américain Al Jennings, *Hors la loi* (Grasset, 1937) ; et *Forêt Vierge*, (Grasset, 1938), réalisé à partir d'une première traduction de *A Selva* de Ferreira de Castro, rencontré en 1937.

<sup>11</sup> L'année précédente, Cendrars avait été proposé pour le Prix Goncourt avec son dyptique *Le Plan de l'Aiguille* et *Les Confessions de Dan Yack*. Quelques rares exemplaires se trouvent encore avec la bande titre « Prix Goncourt 1929 » mais Blaise Cendrars ayant refusé de fournir son certificat de naturalisation française de 1916, estimant que son bras donné à la France en 1915 était un témoignage suffisant, ce fut Marcel Arland qui l'emporta. Cendrars évoque encore le sujet de la naturalisation avec son ami Louis Brun, des éditions Grasset, en 1932 (*Continent Cendrars*, 13, 2008, p. 53. Par Laurence Campa).

<sup>12</sup> Blaise Cendrars, *Rhum*, édition critique par Myriam Boucharenc, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2017, p. 1091.

<sup>13</sup> Ces notes seront publiées sous le titre « Sur la frontière espagnole » dans *Excelsior* en mai 1934. Le texte est intégré au volume 13 des *Œuvres complètes* de Blaise Cendrars *Panorama de la Pègre et autres reportages* (TADA 13, p. 53-58).

raisons d'épouser l'anti-communisme »<sup>14</sup>. Cendrars, à la différence de Fernandez, ne s'engage pas en politique et n'a pas besoin de Gide pour se positionner contre les communistes ; il réagit de manière frontale, au-delà de toute idéologie. Il s'attache à des gens et non à des partis, ce qui permet de comprendre qu'à la même époque, il échange une riche correspondance avec Henry Poulaille, très proche du parti communiste<sup>15</sup> et père de la littérature prolétarienne.

Celui qui avait été libertaire et anarchiste, proche des avant-gardes germaniques dans le Paris d'avant 1914, s'est engagé lors de la Première Guerre, a été incorporé à la Légion étrangère et est revenu mutilé des tranchées du Nord, en septembre 1915. Il voulait se battre, « donner ses bras pour la France », aller jusqu'au bout de cette violence, exprimée en 1918 dans la chronique de guerre *J'ai tué*. Vingt ans plus tard, en 1938, paraît *J'ai saigné*, qui place le soldat en situation de victime, un mutilé cherchant un mode de survie. Son discours n'est plus à l'héroïsme, alors même que la guerre semble inéluctable : Cendrars est un homme qui n'arrive plus à travailler ; détaché et exalté, retiré du monde, il se sent en péril mental et physique<sup>16</sup>. Durant ces années, les correspondances invalident la classe politique<sup>17</sup>, selon l'écrivain parfaitement identique au monde des gangsters dont il a publié les biographies dans sa collection « Les Têtes brûlées » au début des années 1930. Sa vindicte ne s'est pas manifestée publiquement et ses attaques contre la démocratie parlementaire, contre les communistes et contre les Juifs ne se découvre que sous le sceau privé, comme dans certaines missives adressées à Raymone Duchâteau, avec qui il s'était réconcilié en 1939, et surtout dans cette correspondance avec Paul Desfeuilles. Les archives de l'écrivain, déposées à la Bibliothèque nationale suisse, conservent une note autographe de 1937, associée au dossier *Histoires vraies* : « [...] il faut, par ces temps de désordre et de bourrage de crâne, traverser [la France] en chemin de fer de bout en bout pour comprendre que malgré le malheur des temps et les menaces de dictature d'un gouvernement de Front populaire, ce verger n'est pas encore entre les mains des Juifs... ». Ces propos choquants rendent compte d'un état d'esprit durant la décennie des années 1930 et la tonalité de cette phrase revancharde contamine la correspondance avec Paul Desfeuilles, cela jusqu'à la fin de l'été 1943. Dès ce moment, Cendrars, seul à Aix-en-Provence après le départ conjoint de Raymone et sa mère « Mamanternelle », se débarrasse du monde et de sa haine, en retrouvant la voie d'une écriture salvatrice.

## La guerre

C'est au cours de ses diverses allées et venues à travers la France en tant que reporter<sup>18</sup> que Cendrars, pendant la « drôle de guerre », s'arrête pour la première fois dans le petit village de Mirefleurs en octobre 1939, en Auvergne, à quelques kilomètres de Clermont-Ferrand. Encore bibliothécaire de la Chambre, Desfeuilles a acheté une maison de campagne l'année précédente pour mettre sa famille à l'abri, convaincu que la guerre était désormais inéluctable. À première vue, les deux hommes ont peu de choses en commun, mais leur amitié durera jusqu'à la mort de l'écrivain qui

<sup>14</sup> Dominique Fernandez, « S'oublier avec les loups », *Magazine littéraire*, dossier « Les Écrivains et l'Occupation », n° 516, 2012, p. 76. En 2009, D. Fernandez a publié *Ramon* (Grasset), consacré à son père, intellectuel d'origine mexicaine devenu « collabo ».

<sup>15</sup> Henri Poulaille (1896-1980) a correspondu avec Cendrars durant plus de vingt ans : *Je travaille et commence à en avoir marre, 1925-1957*, éd. M.-Th. Lathion et Ch. Le Quellec Cottier, Genève, Zoé, « Cendrars en toutes lettres », 2014.

<sup>16</sup> Selon sa correspondance avec Jacques-Henri Lévesque (1899-1971), *Et maintenant veillez au grain ! 1922-1959*, éd. M.-P. Berranger, Genève, Zoé, « Cendrars en toutes lettres », 2017, p. 124-124 (lettre 83 ; 1938).

<sup>17</sup> *Idem*, p. 78 (lettre 39 ; 1933).

<sup>18</sup> Ses reportages, parus en juin 1940 sous le titre *Chez l'armée anglaise*, ont été saisis puis détruits le 24 octobre 1940 par l'armée allemande.

a dédié au fondateur de la revue *Yggdrasill* le chapitre « Brest » de *Bourlinguer*. Leur lien est sincère et franc : sans doute leurs milieux d'origine sont-ils fort différents, car Desfeuilles n'a pas rompu avec la tradition de sa famille et son milieu bourgeois, faisant preuve en toutes circonstances d'une politesse de classe très codée. Mais, ils partagent leur goût de la littérature et de l'amitié festive, et de mêmes valeurs.

Mobilisé en 1939 comme lieutenant de réserve, Desfeuilles travaille au service de l'information et suit le gouvernement tout au long de l'exode à Tours, Bordeaux, Clermont-Ferrand et finalement Vichy. Après la signature de l'Armistice qui partage la France en deux<sup>19</sup>, se met en place le régime de l'État français conduit par le Maréchal Pétain. La Chambre des députés ayant été mise en sommeil, Paul Desfeuilles y perd son activité jusqu'à la Libération. Toutefois, appelé à Vichy dans le cabinet de P.-É. Flandin<sup>20</sup>, il sera chargé du 14 décembre 1940 au 8 février 1941 de suivre la presse française et étrangère. Durant la guerre, Desfeuilles est très au fait de ce qui se joue dans les arcanes du régime de Vichy et, libre de son temps, il s'installe volontiers pour de longues périodes à Mirefleurs ou alors effectue des cures de santé en Savoie, quand il n'est pas en mission à Paris ou à Vichy. Cendrars, quant à lui, a rendu son uniforme de correspondant de guerre anglais en juin 1940 et part s'installer en zone libre, d'abord à Marseille chez des amis, puis dans l'appartement de la mère de Raymone, rue Clémenceau à Aix. C'est là que l'écrivain accueille Raymone qui rentre de la tournée au Brésil entreprise avec la troupe de Louis Jouvet, cette même année 1941.

Dès son installation aixoise, l'écrivain se détache des « hommes de lettres » et disparaît de la vie littéraire de l'époque, ce que confirme l'imposant volume *Archives de la vie littéraire sous l'Occupation*<sup>21</sup> dont l'index ne mentionne jamais Cendrars. En juillet 1939, la France fête les 150 ans de la Révolution française mais l'esprit de révolte a déserté ; très peu de temps après, les syndicats de l'édition signent la convention d'autocensure, pour être sûrs de pouvoir continuer à publier. Dès lors, les compromis seront constants et les historiens admettent qu'avec « le recul, les intellectuels mirent du temps à saisir les enjeux et les conséquences de l'occupation allemande »<sup>22</sup>. Cendrars ne s'associe à aucune publication et refuse toute collaboration – littéraire ou idéologique – bien que ses propos privés, antisémites et anticommunistes, puissent l'associer à la doctrine mise en place par le gouvernement de Vichy. L'écrivain reclus affiche dans cette correspondance avec Paul Desfeuilles, entre 1939 et 1943, un mépris et un cynisme qui touchent autant les membres du gouvernement de Vichy, les résistants que les Allemands. Tous, sauf le Maréchal, lui semblent indignes. Cendrars, ancien légionnaire, garde sa confiance au vainqueur de Verdun ; Pétain est pour lui, comme pour une très grande partie de la population, celui qui a permis de se soustraire à la guerre, celui qui a condamné la III<sup>e</sup> République considérée responsable du désarmement et celui qui « offre un nouveau départ » placé sous le signe d'un retour à l'ordre et aux traditions. Lorsqu'il entend en juin 1943 ce jugement

---

<sup>19</sup> Dès le 22 juin 1940, la France est divisée en une zone Nord administrée par le commandement militaire allemand en France et une zone Sud où s'exerce l'autorité du gouvernement de Vichy. En plus, les régions Nord et Pas-de-Calais sont rattachées au commandement militaire allemand de Bruxelles, l'Alsace et la Lorraine sont annexées par le Reich. La zone Sud sera envahie fin 1942, après le débarquement des troupes alliées en Afrique du Nord. (Voir : R. O. Paxton, *La France de Vichy*, Paris, Le Seuil, 1973 [1972], p. 30).

<sup>20</sup> Cabinet rendu éphémère par suspicion envers la stratégie d'unité nationale prônée par Flandin, au sein d'un régime autoritaire où la collaboration était principe d'État. Sur le sujet : Olivier Wieviorka, « Vichy a-t-il été libéral ? Le sens de l'intermède Flandin », *XX<sup>e</sup> siècle*, 11-1986, p. 55-66. Il est remplacé par François Darlan, amiral qui ouvre les ports d'Afrique à l'Allemagne.

<sup>21</sup> Catalogue de l'exposition (New York Library et Hôtel de Ville de Paris, 2011) conçue par Olivier Corpet, Claire Paulhan et Robert O. Paxton, publié aux éditions Tallandier en 2011.

<sup>22</sup> Claire Paulhan, « Ces voix qui montent du désastre », interview par M. Rovere : « Les Écrivains et l'Occupation », *Magazine littéraire*, op. cit., p. 56.

lapidaire sur le marché d'Aix : « né à Verdun, mort à Vichy », Cendrars ajoute : « Injuste pour le Maréchal, mais vrai pour son entourage. Je le plains. » (*Lettre 167*) Pourtant, dès le mois de décembre 1942, il constate l'échec de la politique de Vichy : « Il faut faire la révolution nationale. Mais avec qui ?... Il la faut au vin rouge et non à l'eau de Vichy » (*Lettre 110*). « Et Vichy a fait faillite. Il n'y a plus rien à espérer. Nous avons même raté la révolution nationale » (*Lettre 113*). Il est visiblement loin, le temps où Cendrars demandait : « Ne pourrais-je recevoir un ordre de mission, il y a tant à faire pour un homme de bonne volonté ... » (*Lettre 6*). C'était en juillet 1940.

Quand il s'agit de juger de la situation politique et militaire dans le monde, il est conscient d'être mal informé, mais cela ne l'empêche pas de considérer le pays « foutu » : Pétain a échoué, on ne peut faire confiance à de Gaulle et il n'y a rien de bon à attendre des Américains, ni des Russes. Relisant *Mein Kampf*, il constate avec cynisme à quel point le programme d'Hitler est en train de se réaliser, ce que confirment selon lui, en juin 1942, les *Centuries* de Nostradamus (*Lettre 67*). Le 4 juillet 1944, par conséquent après le débarquement allié, il reste pessimiste et écrit à Desfeuilles : « si la Provence doit subir le sort de la Normandie, si Dieu le permet, je ne souhaite que de ne pas manquer une si belle occasion de sortir de la vie, car, quel que soit le vainqueur de cette saloperie de guerre, que sera la vie et que peut-on nous promettre avec cette absence de génie ? » (*Lettre 266*). Il serait difficile de croire que Cendrars ne souhaitait pas la défaite des Allemands, mais il est prudent de se rappeler que, s'il conservait quelque espoir au milieu de la tourmente, il devait prendre la précaution de n'en parler à Desfeuilles que de vive voix. De fait, il leur est encore possible de se déplacer jusqu'en novembre 1942 et les amis se rencontrent deux ou trois fois par an à Mirefleurs, Vichy, Nîmes ou Aix. Mais pour continuer la conversation par écrit, il faut prendre beaucoup de précautions. Ainsi lorsqu'il s'agit de proches, Cendrars utilise régulièrement des initiales ou un surnom<sup>23</sup> et les commentaires concernant les événements du jour et l'évolution de la guerre sont souvent sibyllins. Parfois, les enveloppes sont ouvertes par la censure et il désespère d'un échange impossible.

La correspondance n'est donc pas facile, les enveloppes deviennent rares en 1943 et « le format de la carte et sa publicité exigent de tourner sa plume dans l'encrier et de ne dire que l'essentiel » (*Lettre 197*). Avec le recul, un tel souci semble bien anodin, au vu de la violence de guerre qui s'exerce simultanément sur l'Europe entière et se déporte en Afrique. L'écart témoigne du désarroi provoqué par cette « traversée du désastre » selon la formule des auteurs d'*Archives de la vie littéraire sous l'Occupation* et peut se lire dans les lettres de Cendrars, qui veut en 1940 d'abord « faire quelque chose de plus utile » (*Lettre 6*), avant de considérer que cela ne vaut pas la peine. L'historien Robert Paxton considère les prises de positions des écrivains et des hommes de presse qui traversèrent l'époque comme des « itinéraires, des chemins malaisés, le long desquels ils cherchaient leur voie à tâtons »<sup>24</sup>. Cendrars, bien qu'il ne se soit pas impliqué dans la vie publique, est sans doute à associer à cette cohorte bancale, car pour le lecteur nourri de l'image d'un écrivain plus anarchiste que réactionnaire, la virulence des propos surprend de la part d'un esprit, à d'autres égards, aussi libre et non-conformiste que le sien.

Pour l'écrivain, on l'a vu, les politiciens sont tous du « même jus [...], officiels de gauche ou de droite »<sup>25</sup>, mais la correspondance avec Paul Desfeuilles rend perceptible son acceptation de la « collaboration d'État, c'est-à-dire une collaboration fondée sur des intérêts mutuels [qui] ne devaient rien ou presque à l'attraction idéologique, même s'ils étaient prêts à tolérer les excès nazis »<sup>26</sup>. Le

<sup>23</sup> Ce qui est un codage de rigueur dans toute correspondance de l'époque.

<sup>24</sup> Robert Paxton, *La France de Vichy*, op. cit., 1973, p. 9.

<sup>25</sup> Lettre à Jacques-Henry Lévesque du 28 janvier 1933, *Correspondance*, op. cit., p. 78.

<sup>26</sup> Robert Paxton, op. cit., p. 14.

poète, comme tant d'autres au début de l'occupation, est « à la fois anti-allemand et pro-Pétain »<sup>27</sup>. Lui qui a connu la Russie tsariste en tant qu'apprenti bilingue français-allemand entre 1904 et 1907 lorsqu'il vivait à Saint-Pétersbourg chez son compatriote l'horloger Leuba, lui qui a mis en scène la révolution russe dans son roman *Moravagine*, conteste toute valeur ou légitimité aux communistes français qui s'engagèrent nombreux dans la Résistance dès juin 1941, quand Hitler envahit la Russie. Ses propos accusateurs déplorent les désastres que provoquent les actions de guérilla, forcément suivies des vengeances orchestrées par les Allemands. Cendrars fustige tout ce que la situation de guerre provoque comme « désastres », sans compassion pour les populations discriminées et exterminées. Par contre, en 1943, il est choqué de se découvrir sur la « 3<sup>e</sup> Liste Otto », signifiant qu'il devient un auteur indésirable pour la propagande nazie. Révulsé, il se démène pour prouver qu'il est bel et bien aryen. Sans remise en question des lois antisémites de Vichy appliquées pour la « Révolution nationale » prônée par le Général, Cendrars agit afin de ne pas subir les conséquences de cette « saleté »<sup>28</sup>, puisqu'il n'a pas d'autres revenus que la vente de ses livres<sup>29</sup>.

Pourtant, paradoxe des hommes et du temps<sup>30</sup>, Cendrars met tout en œuvre pour aider son ami le peintre Laurin, résistant, à rejoindre sa femme aux Etats-Unis, comme Jacques-Henry Lévesque qui veut rejoindre à New-York sa femme américaine d'origine juive, et pour cela sollicite Desfeuilles dans ses courriers. Bien qu'il dénigre la vie active de Marseille et Aix où transitent des milliers de personnes fuyant les zones occupées et les persécutions, il s'implique aussi pour l'évacuation des déchus de la nationalité française, tel l'ami Marc Chagall qui vivait en 1941 à Gordes, à 70 kilomètres d'Aix. Cendrars est en fait entouré de toute une *intelligentsia* qui stimule le « cosmopolitisme de la cité phocéenne »<sup>31</sup> et dont certains membres sont des proches, tels Moïse Kisling et Meraud Gevara. Il n'est pas anodin de découvrir le nom de Blaise Cendrars sur la liste du « Comité de Patronage » du Centre américain de secours<sup>32</sup> piloté par le jeune Varian Fry, envoyé par l'« Emergency Rescue Committee » pour sauver 200 personnes menacées par la guerre et qui a pu faire partir 2000 personnes, juives et non juives<sup>33</sup>.

## Les lettres

La correspondance forme un ensemble très dense rédigé de 1939 à 1959, d'abord conservé par la Fondation Sigrid Kilman/Paul Desfeuilles<sup>34</sup> et déposée depuis 2024 aux Archives littéraires suisses (ALS), à Berne<sup>35</sup>. Elle est constituée de 453 courriers de Cendrars (lettres, cartes et télégrammes) à Paul Desfeuilles, auxquels s'ajoutent une dizaine de lettres rédigées par Desfeuilles, conservées dans le Fonds Blaise Cendrars des ALS, alors que Cendrars avait annoncé à son correspondant, le 24 janvier 1944, qu'il brûlait ses lettres au fur et à mesure de leur arrivée. D'abord adressé à « Mon cher ami » ou à « Cher ami Desfeuilles », l'envoi se transforme en « Mon cher Paul »

<sup>27</sup> *Idem*, p. 12.

<sup>28</sup> Selon le mot adressé à Jacques-Henry Lévesque le 25 juillet 1943 (*op.cit.*, p. 231).

<sup>29</sup> Le 24 octobre 1940, ses reportages de guerre réunis en volume aux éditions Correa, *Chez l'armée anglaise*, avaient été saisis et détruits par les Allemands.

<sup>30</sup> En 2011 à Paris, l'exposition « Archives de la vie littéraire sous l'Occupation » a rendu compte de ces paradoxes et ambiguïtés, dont la trace est gardée par le catalogue déjà nommé, sous-titré « Après le désastre » (Tallandier).

<sup>31</sup> Robert Mancherini, *Vichy en Provence 2 – Midi rouge, ombre et lumière*, Paris, Syllepse, 2009, p. 53.

<sup>32</sup> Jay Bochner, « En ce temps-là... et je ne me souvenais déjà plus... », *Au cœur du temps*, dir. C. Leroy et Ch. Le Quellec Cottier, Paris, Champion, 2014, p. 55 : la reproduction d'un document d'époque donne les noms du Comité de Soutien, parmi lesquels Blaise Cendrars.

<sup>33</sup> Jay Bochner, art. cit., p. 54 : sont cités « André Breton, André Masson, Marcel Duchamp, Max Ernst, Max Ophüls, Arthur Koestler, Wanda Landowska, Hans Bellmer, Victor Serge, Lévi-Strauss, Hannah Arendt ».

<sup>34</sup> Dirigée par leur fils Henri Desfeuilles.

<sup>35</sup> Merci à Agnès Lhermitte de cette initiative auprès d'Henri Desfeuilles.

dès le 13 août 1941, après que Desfeuilles lui a annoncé le décès de sa mère. Ce deuil est partagé par le poète et une affectueuse amitié naît entre Cendrars et les membres de la famille Desfeuilles. Il écrit régulièrement à Sigrid, la femme de Paul, ainsi qu'au « mousse », leur fils Henri, pour lequel il a une vive affection et un souci certain quand la santé du jeune garçon flanche. Le « mousse » reçoit des cadeaux, entre autres des santons de Provence, mais surtout de nombreuses cartes postales de bateau l'invitant à entreprendre lui-même le récit des aventures de personnages imaginaires dont lui parle Cendrars. C'est d'ailleurs pour lui qu'il fera rééditer chez Vigneau les *Petits contes nègres pour enfants des blancs* en 1946, ajoutant à sa dédicace initiale la mention : « Et à Henry, mon mousse, le Commandant ».

Les correspondances de Cendrars avec Raymone Duchâteau, Jacques-Henry Lévesque et Paul Desfeuilles ne se sont pas arrêtées durant la guerre, au contraire de celles avec Henry Poulaille, Robert Guiette ou encore Henry Miller. Avec Jacques-Henry Lévesque, écrivain, critique et éditeur, il obtient des informations documentaires, garde un œil sur la vie parisienne et le monde de l'édition ; à Raymone il envoie son amour constant et son souci de savoir comment elle survit dans Paris, cela souvent plusieurs fois par jour. Les lettres à Paul, particulièrement nombreuses entre 1941 et 1944, sont les plus sombres. Pour supporter la vie quotidienne, les amis se rendent des services mutuels. Ils réagissent aux événements, échangent des informations et partagent leurs opinions. Les lettres permettent de situer les protagonistes dans le contexte politique, ce que les lettres à Jacques-Henry ne permettent pas car les noms de Pétain, Laval, Darlan n'y figurent pas, et celui de de Gaulle n'apparaît qu'à l'occasion du *Te Deum* du 9 mai 1945<sup>36</sup>. Les missives qui évoquent les faits du gouvernement sont réactives et mécontentes, mais impressionnante est l'énergie dépensée pour soulager ou trouver des solutions à des événements de proximité : ce que l'historien Jacques Samelin a nommé une « solidarité des petits gestes »<sup>37</sup> est à l'œuvre dans la correspondance. Cendrars sollicite souvent Desfeuilles, qui a toujours de nombreux contacts à Vichy, pour tenter de débloquer une affaire administrative, trouver un poste pour un ami ou carrément un passeport. Les lettres mettent au jour le quotidien de guerre, en croisant la violence des idéologies, des actes et la solidarité de voisinage. Les conditions de vie sont précaires et chacun tente de faciliter la vie des amis en contournant les difficultés d'approvisionnement par des échanges agricoles, tels herbes, truffes, amandes contre pommes, noix, et cochonnaille dont chaque arrivée provoque une explosion de joie : « Votre somptueux colis de pommes vient d'arriver. On faisait cercle autour en poussant des cris d'admiration ! » (*Lettre 117*). Les Desfeuilles, à Mirefleurs, se sont mis à cultiver et achètent même une vache. Cette bienveillance choisie frappe face à l'indifférence et même à l'hostilité envers les groupes persécutés, en premier lieu les Juifs, qui subissent les trois mots d'ordre du gouvernement : contrôler, réprimer, exclure.

Après la guerre, en 1946, Paul Desfeuilles est nommé à Berlin en tant que chef du service des Archives et de la Documentation du Conseil de contrôle interallié, avec le grade de colonel de réserve. La Libération n'a pas changé la façon de penser de Cendrars, mais il cesse de commenter l'actualité politique et revit sur un autre plan. Tout aux livres sur le chantier, il écrit bien moins souvent à Desfeuilles et ses lettres se font plus courtes, les rencontres moins fréquentes, bien que les échanges entre les deux amis se soient prolongés jusqu'en 1959. Que Desfeuilles soit à Berlin, en Suède puis en France quand il intègre le CNRS pour ses recherches historiques portant sur le monde baltique à l'époque de Gustave III, Cendrars maintient par ses lettres un lien de forte amitié, alors que lui-même

<sup>36</sup> *Correspondance, op. cit.*, lettre du 9 mai 1945, p. 373-374. Durant la guerre, Cendrars écrit beaucoup plus à Desfeuilles, mais dès la Libération, Lévesque devient, à en juger le nombre de lettres, le correspondant privilégié.

<sup>37</sup> Georges Semelin, *Persécutés et entrainés dans la France occupée*, Paris, Seuil, 2013, 4<sup>e</sup> de couverture.

reste à Aix-en-Provence jusqu'en 1947, puis s'installe à Saint-Segond entre 1948 et 1949, avant de déménager à Paris avec Raymone. Le ton des missives est serein, les propos apaisés : ce n'est pas tant la fin de la guerre qui a provoqué le changement, mais la capacité de Cendrars de recommencer à écrire. Son « immersion », formulée à Henry Miller en un « je travaille à pic pour descendre en profondeur »<sup>38</sup>, est l'acte d'une remise en mouvement extraordinaire qui débute au milieu de l'année 1943 et qui modifie radicalement le ton des lettres : dès lors, Cendrars arrête de regarder le monde, pour le réinventer.

### Écrire, planer

« Quand je ne travaille pas, je ne vauds rien et me dégoûte »<sup>39</sup>. Cette sentence personnelle envoyée à Raymone en novembre 1945 est la trace d'une amère prise de conscience. Jusqu'à la fin de l'été 1943, Cendrars n'arrive pas à se concentrer, à écrire. Le projet de *La Carissima*, consacré à Marie-Madeleine, reste à l'état de bribes, malgré la promesse faite à l'aimée. Les quelques demandes documentaires adressées à Desfeuilles qui, en ami érudit curieux de tout, est prêt à se mettre en quatre pour trouver un livre rare, se perdent jusqu'à ce que le 17 septembre 1943, Cendrars lui écrive qu'il est « en tête-à-tête avec [sa] machine à écrire ». La formule revient régulièrement dans les courriers suivants, alors que les propos antisémites et haineux disparaissent des envois. Il arrive à travailler et ainsi tourne « le dos aux événements qui sont catastrophiques (*Lettre 194*), considérant « une seule lueur : dans ma machine à écrire » (*Lettre 201*). Comment expliquer ce soudain retour sur soi, cette promesse libératrice ? L'écrivain le justifiera dans *L'Homme foudroyé*, paru en 1945, en plaçant en ouverture du volume une lettre à l'ami écrivain Édouard Peisson qui l'avait accueilli à Marseille : « L'écriture est un incendie qui embrase un grand remue-ménage d'idées et qui fait flamber des associations d'images avant de les réduire en braises crépitantes et en cendres retombantes. Mais si la flamme déclenche l'alerte, la spontanéité du feu reste mystérieuse. Car écrire c'est brûler vif, mais c'est aussi renaître de ses cendres »<sup>40</sup>. La formule, datée du 21 août 1943, devenue un leitmotiv, propose une transmutation magique survenue suite à la visite de Peisson. Pourtant, il faut relever que le retour de l'écriture correspond à la période où Cendrars se retrouve vraiment seul rue Clémenceau. Quand il s'était installé à Aix, Mamanternelle habitait la maison et elle lui a cédé l'appartement adjacent. Ainsi, quand Raymone rentre du Brésil par Marseille, fin 1941, elle retrouve Blaise et sa mère. Raymone repart rapidement jouer et tourner à Paris, mais « Mamaternelle » ne part habiter chez son fils, à Villiers près de Paris, qu'à fin août 1943<sup>41</sup>. Vraiment seul, Cendrars accède alors à un imaginaire lui permettant de se détacher tant de la guerre que du monde, comme il le laisse entendre le 27 octobre à Paul Desfeuilles : « Ici on est coupé de toutes nouvelles nouvelles. Je vis en ermite. Malheureusement, bientôt ce sera fini. » (*Lettre 275*).

Cette liberté sans concession a frappé les amis, tel Peisson étonné de la façon dont Cendrars a traité de la période de guerre : « Lorsque ceux-ci et moi nous lisons ce qu'il a écrit des années de l'occupation allemande, nous éprouvons un malaise. Tout est déformation et invention. Mais, *en outre*, nous sentons à travers les lignes, une volonté d'effacement, de reniement. Il semble que Blaise se soit servi d'un grattoir pour faire disparaître le vrai visage de sa vie pendant quatre ans ». À l'appui

<sup>38</sup> *Correspondance avec Henry Miller*, éd. Jay Bochner, Genève, Zoé, « Cendrars en toutes lettres », 2013, p. 126 (02.12.1948).

<sup>39</sup> *Correspondance avec Raymone Duchâteau*, *op. cit.*, p. 367.

<sup>40</sup> *L'Homme foudroyé*, TADA 5, p. 9.

<sup>41</sup> La reprise de l'écriture est datée du 30 août 1943 dans sa correspondance à Raymone (*op. cit.*, p. 55) et au début août il précise à Lèvesque qu'il s'est « remis » au travail (*op. cit.*, p. 232).

de ses dires, Peisson ajoutait la dédicace figurant sur son exemplaire de *L'Homme foudroyé*, paru en 1945 : « À Édouard et Marguerite, je ne dirai pas en souvenir mais pour oublier toute une époque affreuse, mais qui néanmoins m'est chère parce que nous l'avons partagée »<sup>42</sup>.

Quand il s'installe face à sa machine à écrire, Cendrars « descend en profondeur » et se détache du réel pour pouvoir *exister sur un autre plan*. Les textes qu'il compose ne forment pas encore « les mémoires qui ne sont pas des mémoires »<sup>43</sup>, car chacun a son histoire : les « Rhapsodies gitanes » sont une commande marseillaise, *L'Homme foudroyé* est un autre projet pour Denoël, le texte demandé par des médecins sur la douleur de la mutilation deviendra *La Main coupée*, et le fragment « Le nouveau patron de l'aviation » paru dans la revue du Père Bruckberger, *Le Cheval de Troie*, en 1947, constitue les prémices d'une partie du *Lotissement du ciel* publié en 1949, année où il épouse Raymone, à Sigriswil en Suisse, un mois après le décès de « Mamanternelle ».

La solitude absolue qui fut la sienne dès la fin de l'été 1943 est celle qui lui a permis de construire un univers autonome, éloigné de la rumeur du monde partagée sans états d'âme avec Desfeuilles. Dès lors, Cendrars redevient Cendrars : « Dans cette prison où je vis aujourd'hui et dont je ne puis sortir [...] je sais que je suis heureux [...] Je sais que je porte ma création et je plane. C'est ce qu'on appelle être seul »<sup>44</sup>.

\*\*\*\*\*

---

<sup>42</sup> Édouard Peisson, « Blaise Cendrars à Aix-en-Provence » dans le volume d'hommages *Blaise Cendrars (1887-1961)*, Paris, Mercure de France, 1962, p. 138-139.

<sup>43</sup> *Blaise Cendrars vous parle...*, Entretiens avec Michel Manoll [version publiée en 1952], TADA 15, p. 55.

<sup>44</sup> *L'Homme foudroyé*, TADA 5, p. 256.